



# La Rochefoucauld

## Œuvres complètes

ÉDITION ÉTABLIE  
PAR L. MARTIN-CHAUFFIER  
REVUE ET AUGMENTÉE  
PAR JEAN MARCHAND

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



LA ROCHEFOUCAULD

*Œuvres  
complètes*

INTRODUCTION PAR ROBERT KANTERS

CHRONOLOGIE ET INDEX PAR JEAN MARCHAND

ÉDITION ÉTABLIE PAR L. MARTIN-CHAUFFIER

REVUE ET AUGMENTÉE PAR JEAN MARCHAND

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1964.*



# PORTRAITS



# PORTRAIT DE LA ROCHEFOUCAULD

FAIT PAR LUI-MÊME<sup>1</sup>

(1658)

**J**E suis d'une taille médiocre, libre et bien proportionnée. J'ai le teint brun, mais assez uni; le front élevé et d'une raisonnable grandeur; les yeux noirs, petits et enfoncés, et les sourcils noirs et épais, mais bien tournés. Je serais fort empêché à dire de quelle sorte j'ai le nez fait, car il n'est ni camus ni aquilin, ni gros ni pointu, au moins à ce que je crois. Tout ce que je sais, c'est qu'il est plutôt grand que petit, et qu'il descend un peu trop en bas. J'ai la bouche grande, et les lèvres assez rouges d'ordinaire, et ni bien ni mal taillées. J'ai les dents blanches, et passablement bien rangées. On m'a dit autrefois que j'avais un peu trop de menton : je viens de me tâter et de me regarder dans le miroir pour savoir ce qui en est, et je ne sais pas trop bien qu'en juger. Pour le tour du visage, je l'ai ou carré ou en ovale; lequel des deux, il me serait fort difficile de le dire. J'ai les cheveux noirs, naturellement frisés, et avec cela assez épais et assez longs pour pouvoir prétendre en belle tête. J'ai quelque chose de chagrin et de fier dans la mine : cela fait croire à la plupart des gens que je suis méprisant, quoique je ne le sois point du tout. J'ai l'action fort aisée, et même un peu trop, et jusqu'à faire beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors; et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manque ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurais pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avais point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connais pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connais. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paraître encore plus réservé que je ne le suis et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors. J'ai de l'esprit et je ne fais point difficulté de le dire; car à quoi bon façonner là-dessus? Tant biaiser et tant apporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je dirai que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire assez heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire. La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse et que la morale en fasse la plus grande partie; cependant je sais la goûter aussi quand elle est enjouée et si je n'y dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connaisse bien ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains

esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers, et si j'étais sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrais m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture en général; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout, j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit; car de cette sorte on réfléchit à tous moments sur ce qu'on lit et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile. Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas à entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute: mais je soutiens d'ordinaire mon opinion avec trop de chaleur; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour celui de la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable. J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme que mes amis ne me sauraient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connaissent un peu particulièrement et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on saurait désirer. J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées: on ne m'a presque jamais vu en colère et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avait offensé et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'aurait faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir ferait si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrais ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre. L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié, et je voudrais ne l'y être point du tout. Cependant, il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, jusqu'à lui témoigner même beaucoup

de compassion de son mal ; car les misérables sont si sots que cela leur fait le plus grand bien du monde ; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au-dedans d'une âme bien faite, qui ne sert qu'à affaiblir le cœur et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses. J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne balancerais pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux ; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs et j'en excuse facilement toutes choses ; seulement je ne leur fais pas beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence<sup>1</sup>. J'ai naturellement fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole ; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous ; et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois ; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter. J'approuve extrêmement les belles passions ; elles marquent la grandeur de l'âme, et quoique, dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accoutument si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu, que je crois qu'on ne les saurait condamner avec justice. Moi qui connais tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte ; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connaissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

# PORTRAIT

## DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

PAR LE CARDINAL DE RETZ<sup>1</sup>

IL y a toujours eu du je ne sais quoi en tout M. de la Rochefoucauld : il a voulu se mêler d'intrigues, dès son enfance, et dans un temps où il ne sentait pas les petits intérêts, qui n'ont jamais été son faible, et où il ne connaissait pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort ; il n'a jamais été capable d'aucune affaire, et je ne sais pourquoi, car il avait des qualités qui eussent suppléé, en tout autre, celles qu'il n'avait pas. Sa vue n'était pas assez étendue, et il ne voyait pas même tout ensemble ce qui était à sa portée ; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation et à sa facilité de mœurs, qui est admirable, devait compenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle, mais je ne sais même à quoi attribuer cette irrésolution : elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive ; je ne la puis donner à la stérilité de son jugement, car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison : nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoi qu'il fût très soldat<sup>2</sup> ; il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours bonne intention de l'être ; il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'était tourné, dans les affaires, en air d'apologie ; il croyait toujours en avoir besoin : ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi en la vertu, et à sa pratique, qui a toujours été de chercher à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y était entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connaître, et de se réduire à passer, comme il l'eût pu, pour le courtisan le plus poli qui eût paru dans son siècle<sup>3</sup>.

# PORTRAIT DU CARDINAL DE RETZ<sup>1</sup>

PAR LA ROCHEFOUCAULD

(1675)

**P**AUL de Gondi, cardinal de Retz, a beaucoup d'élévation, d'étendue d'esprit, et plus d'ostentation que de vraie grandeur de courage. Il a une mémoire extraordinaire; plus de force que de politesse dans ses paroles; l'humeur facile, de la docilité et de la faiblesse à souffrir les plaintes et les reproches de ses amis; peu de piété, quelques apparences de religion. Il paraît ambitieux sans l'être; la vanité, et ceux qui l'ont conduit lui ont fait entreprendre de grandes choses, presque toutes opposées à sa profession; il (y) a suscité les plus grands désordres de l'État, sans avoir un dessein formé de s'en prévaloir, et bien loin de se déclarer ennemi du cardinal Mazarin pour occuper sa place, il n'a pensé qu'à lui paraître redoutable, et à se flatter de la fausse vanité de lui être opposé. Il a su néanmoins profiter avec habileté des malheurs publics pour se faire cardinal; il a souffert sa prison avec fermeté, et n'a dû sa liberté qu'à sa hardiesse. La paresse<sup>2</sup> l'a soutenu avec gloire, durant plusieurs années, dans l'obscurité d'une vie errante et cachée. Il a conservé l'archevêché de Paris, contre la puissance du cardinal Mazarin; mais après la mort de ce ministre, il s'en est démis sans connaître ce qu'il faisait, et sans prendre cette conjoncture pour ménager les intérêts de ses amis et les siens propres. Il est entré dans divers conclaves, et sa conduite a toujours augmenté sa réputation<sup>3</sup>. Sa pente naturelle est l'oisiveté; il travaille néanmoins avec activité dans les affaires qui le pressent, et il se repose avec nonchalance quand elles sont finies. Il a une grande présence d'esprit, et il sait tellement tourner à son avantage les occasions que la fortune lui offre, qu'il

semble qu'il les ait prévues et désirées. Il aime à raconter; il veut éblouir indifféremment tous ceux qui l'écoutent par des aventures extraordinaires, et souvent son imagination lui fournit plus que sa mémoire. Il est faux dans la plupart de ses qualités, et ce qui a le plus contribué à sa réputation est de savoir donner un beau jour à ses défauts. Il est insensible à la haine et à l'amitié, quelques soins qu'il ait pris de paraître occupé de l'une ou de l'autre; il est incapable d'envie et d'avarice, soit par vertu, soit par inapplication. Il a plus emprunté de ses amis qu'un particulier ne pouvait espérer de leur pouvoir rendre; il a senti de la vanité à trouver tant de crédit, et à entreprendre de s'acquitter. Il n'a point de goût ni de délicatesse; il s'amuse à tout et ne se plaît à rien; il évite avec adresse de laisser pénétrer qu'il n'a qu'une légère connaissance de toutes choses. La retraite qu'il vient de faire<sup>1</sup> est la plus éclatante et la plus fausse action de sa vie; c'est un sacrifice qu'il fait à son orgueil, sous prétexte de dévotion : il quitte la cour, où il ne peut s'attacher, et il s'éloigne du monde, qui s'éloigne de lui.



# MÉMOIRES



L'HISTOIRE littéraire connaît peu de cas aussi compliqués que celui des Mémoires de La Rochefoucauld. Il suffira de préciser que, publiés pour la première fois en 1662, du vivant de l'auteur, et à son insu, ils ne reçurent leur forme définitive, à la fois intégrale et purifiée de toutes les interpolations, qu'en 1874, où M. J. Gourdault, continuant l'œuvre entreprise par M. Gilbert, les édita dans la collection des Grands Écrivains de la France.

Encore faut-il ajouter que, si le texte présentait alors une forme accomplie, le problème soulevé par les dates de sa composition recevait une solution inexacte. La Rochefoucauld a écrit ses Mémoires en deux fois ; et la seule précision que nous possédions sur ce sujet, c'est lui-même qui nous l'apporte, aux premières lignes de son ouvrage :

« J'ai passé les dernières années du ministère du cardinal Mazarin dans l'oisiveté que laisse d'ordinaire la disgrâce : pendant ce temps, j'ai écrit ce que j'ai vu des troubles de la Régence. Bien que ma fortune soit changée, je ne jouis pas d'un moindre loisir : j'ai voulu l'employer à écrire des événements plus éloignés où le hasard m'a souvent donné quelque part. »

Se fondant sur ce texte, M. Gourdault déduisait que la partie relative à la Régence (livres II à VI) avait été écrite durant la retraite de La Rochefoucauld à Verteuil (1654-1659) ; et que la composition du livre I<sup>er</sup>, traitant les dernières années de Richelieu, devait être placée « après le retour de l'illustre factieux à Paris ».

Dans la judicieuse et subtile notice qui précède l'édition des Mémoires donnée par lui à la Cité des Livres (Paris, 1929), M. Henri Rambaud s'élève avec raison contre ces conclusions. Frappé par le fait que, dans les deux premiers livres, l'auteur s'exprime à la première personne, quand il prend le style indirect dans les quatre autres, M. Rambaud s'est appliqué avec succès à démontrer que les Mémoires avaient été composés dans l'ordre suivant : les livres III à VI durant la « disgrâce » du duc (et non sa « retraite », comme disait M. Gourdault), c'est-à-dire, d'après lui-même, durant les « dernières années du ministère du cardinal Mazarin » (mort en 1661) ; le livre II, écrit fort peu de temps plus tard, puisqu'il paraît clandestinement, sous une première forme, mutilé et interpolé, dès 1662 ; le livre I<sup>er</sup>,

assez longtemps après, sans qu'on puisse préciser la date.

À la vérité, une seule objection paraît valable. Et si l'ordre chronologique établi par M. Rambaud ne semble pas douteux, celui-ci prend trop à la lettre l'expression de La Rochefoucauld, prolongeant sa « disgrâce » jusqu'à la mort de Mazarin. En 1659, le duc est installé à Paris, et nanti d'une pension de huit mille livres. On peut tenir alors sa disgrâce terminée. Mais il serait téméraire de conclure avec assurance, ou bien que les livres III-VI étaient alors achevés, en même temps que la disgrâce ; ou bien qu'il continue d'y travailler durant les dernières années du ministère de Mazarin. Le vrai est que l'on n'en sait rien. On peut supposer seulement qu'il continua tout ce temps de modifier son texte, tout en le communiquant à des amis plus avisés que discrets, tels Mme de Sablé et Arnauld d'Andilly.

La Rochefoucauld n'avait pas écrit ses Mémoires pour les rendre publics. Il ne souhaitait ni la gloire littéraire, dont il se souciait assez peu (mais qui, plus tard, ne laissa pas de lui devenir sensible), ni, moins encore, le scandale. Ne cherchons pas de raisons compliquées à son entreprise. L'oisiveté, le besoin, commun à tous les hommes, de raconter les événements curieux auxquels ils ont pris part et de sauver, non pas l'histoire, mais leurs propres souvenirs de l'oubli, le désir d'être à la fois sincère et vrai, et de se soulager l'âme en disant d'autrui ce qu'il pense, fût-ce en secret (car même un grand seigneur n'a pas en public son franc-parler), l'habitude du temps enfin, lancèrent La Rochefoucauld dans un ouvrage auquel, comme c'est l'habitude, il prit un plaisir toujours plus vif. Après avoir raconté les aventures dont il sortait, au lieu de lâcher son récit, il le reprend et se tourne vers sa jeunesse. Avec une aisance toujours plus grande, à mesure qu'il remonte le temps : si bien que, pour sa commodité, il se débarrasse de ce style indirect qui lui paraît une contrainte inutile, et s'exprime directement. Sans que, d'ailleurs, le ton pour cela change, que les souvenirs deviennent plus intimes ou tout au moins plus personnels, ni que le mouvement y gagne en liberté ou en vivacité. Il est bien remarquable que ce grand moraliste ne se soucie guère de porter sur les personnages qu'il peint une vue pénétrante, ou de dégager des événements qu'il raconte une leçon cruelle et profonde. Quant à lui-même, il est absent ; on ne le voit que dans le conseil ou l'action, sans aucune ouverture sur l'âme. Nul aveu ne sort de sa plume ; nulle lumière qui, tout à coup, le montre vivant. Si grande que soit la qualité de ces Mémoires, elle est loin de la vraie grandeur,

*ou de cette vie extraordinaire qui foisonne dans les Mémoires iumeaux de son vieil ennemi le cardinal de Retz. Peut-être manquait-il d'application pour un ouvrage de longue haleine, et une trop grande facilité ne lui laissait-elle pas l'envie de s'arrêter. Peut-être aussi le souvenir empêchait-il la réflexion, et n'avait-il d'autre dessein que de raconter, en effet, et de recueillir tout cru ce que lui proposait la mémoire. On peut croire que le travail de méditation, de polissage, d'approfondissement dont les mille variantes des maximes nous apportent le témoignage, ne lui était loisible en quelque sorte que dans l'abstrait. En tout cas, l'on peut croire qu'il avait besoin d'être frotté pour briller, d'être constamment excité par de beaux esprits pour reprendre son feu, et que le travail solitaire n'était pas son fait.*

*Al'en croire, La Rochefoucauld n'aurait écrit ses Mémoires que pour « quelqu'un de [ses] amis ». Ils étaient, de toute façon, destinés seulement à un cercle étroit. Mais le secret comporte le risque de l'indiscrétion. Il avait fait plusieurs copies de ses Mémoires, dont une, nous apprend Segrais, avait été communiquée à Arnauld d'Andilly, afin que celui-ci « y fît des corrections, particulièrement sur la pureté de la langue ». Arnauld d'Andilly laissa lire le manuscrit par le comte de Brienne, lequel le lut si bien qu'il en prit une copie, et la porta à Rouen chez le libraire Berthelin. L'édition fut arrêtée à temps par La Rochefoucauld, qui la fit saisir et indemnisa la veuve du libraire. Cette édition a complètement disparu, mais Segrais nous en a conservé le titre : Relation des guerres civiles de France, depuis le mois d'août de l'année 1649 jusqu'à la fin de 1652. Le texte contenait donc les livres III à VI, avec — nous dit toujours Segrais — « des transpositions considérables ».*

*Mais l'indiscrétion de Brienne ne fut pas la seule. En 1662, paraissait à Amsterdam, et comme provenant de Van Dyck à Cologne, une autre édition clandestine des Mémoires, accompagnés d'autres textes. Les Mémoires portaient ce titre : Mémoires de M. D. L. R. sur les brigues à la mort de Louis XIII, les guerres de Paris et de Guyenne, et la Prison des Princes.*

*L'ouvrage fit scandale. Condé et Mme de Longueville crièrent le plus fort. La Rochefoucauld déposa entre les mains de Mme de Sablé un démenti des plus adroits. Il ne désavouait pas tout, mais accusait ses ennemis d'avoir truffé son texte des passages dont on lui faisait reproche : « Les deux tiers de l'écrit... ne sont point de moi et je n'y ai nulle part ; l'autre tiers, qui est*

IX. — <i>Ode</i> DE MME DESHOULIÈRES A M.L.D.D.L.R.	747
TABLE DE CONCORDANCE . . . . .	753
NOTES ET VARIANTES . . . . .	761
INDEX . . . . .	885
BIBLIOGRAPHIE . . . . .	977

*Ce volume contient :*

PORTRAITS  
MÉMOIRES  
TRAITÉS AVEC LES PRINCES  
ET AVEC L'ESPAGNE  
MAXIMES  
RÉFLEXIONS DIVERSES  
FRAGMENT AUTOGRAPHE  
POUR ZAÏDE  
CORRESPONDANCE  
COPIES DE POÉSIES  
TESTAMENTS OLOGRAPHERS  
TÉMOIGNAGES  
DES CONTEMPORAINS

*Introduction par Robert Kanters.*

*Note sur la présente édition  
complétée et mise à jour,  
chronologie de la Fronde,  
chronologie de La Rochefoucauld  
et index par Jean Marchand.*

*Notes, variantes et bibliographie  
par L. Martin-Chauffier.*